

CDD: 401

## LA COHÉRENCE DE L'IRRÉALISME SÉMANTIQUE

DANIEL LAURIER

*Département de Philosophie,  
Université de Montréal,  
C.P. 6128 Succ. Centre-ville,  
MONTRÉAL Qc H3C 3J7,  
CANADA*

*laurier@ere.umontreal.ca*

*Le sceptique de Kripkenstein prétend qu'il n'y a pas de faits de signification, ou plus exactement qu'il n'y a pas de fait en vertu duquel on puisse dire qu'un locuteur attache telle ou telle signification à une expression linguistique donnée (ou qu'une expression signifie telle ou telle chose pour un locuteur donné, à un moment donné). J'accepte la conclusion de Kripkenstein selon laquelle toute solution au paradoxe sceptique doit reposer sur la concession qu'il n'y a pas de faits sémantiques, et par conséquent constituer une "solution sceptique", et entreprends de défendre la cohérence de la thèse sceptique contre certaines objections de Paul Boghossian.*

### 1. LE PARADOXE SCEPTIQUE

Le sceptique de Kripkenstein prétend qu'il n'y a pas de faits de signification, ou plus exactement qu'il n'y a pas de fait ("in either the "internal" or the "external" world", Kripke ((1982), p. 69) en vertu duquel on puisse dire qu'un locuteur attache telle ou telle signification à une expression linguistique

donnée (ou qu'une expression signifie telle ou telle chose *pour un locuteur donné, à un moment donné*). Kripke mène la discussion en s'appuyant sur l'exemple du concept d'addition (ou plus exactement de l'expression "être la somme de 68 et 57"), mais n'importe quel terme devrait faire l'affaire, et il semble à certains égards plus approprié (Gilbert (1989), Davidson (1992b)) de choisir un terme plus neutre, comme par exemple l'incontournable mot "table".

Supposons donc que Smith désigne un objet et demande à Jones s'il s'agit d'une table (c'est-à-dire, de ce que dans sa langue, il appelle "une table"), et que Jones réponde "Oui, c'est une table", ou "C'est une table". La réponse de Jones est intuitivement correcte si le mot "table" exprime pour lui le concept de table, et si l'objet désigné (c'est-à-dire l'objet auquel il applique le mot "table") est une table. Plus généralement, elle sera correcte si et seulement si le mot "table" exprime un concept qui s'applique à l'objet désigné (c'est-à-dire, si et seulement si le mot "table" est satisfait, dans la langue de Jones, par l'objet désigné), et cela pourrait naturellement être le cas même si le mot "table" n'exprimait pas, pour Jones, le concept de table.

Il y a aussi un sens dans lequel la réponse de Jones pourrait être correcte bien que le mot "table" exprime pour lui le concept de table, et que l'objet désigné ne soit pas une table, dans la mesure où, sur la base du fait que l'objet désigné satisfait les critères observables associés par lui au mot "table", Jones pourrait être *justifié* de lui appliquer (à tort) le mot "table". Cela n'est peut-être pas très plausible dans le cas particulier du mot "table", mais il est clair que cela pourrait se produire dans le cas d'un mot qui exprimerait un concept plus théorique. Ainsi, l'application d'un terme à un objet peut être justifiée

sans être correcte<sup>1</sup>. Elle peut vraisemblablement aussi être correcte sans être justifiée, puisqu'il est certainement possible que Jones applique le mot "table" à un objet auquel ce mot (ou le concept qu'il exprime) s'applique, sans pour autant avoir de bonnes raisons de le lui appliquer. Or cette seconde possibilité n'est apparemment pas, comme la précédente, limitée aux termes qui expriment des concepts théoriques, de sorte qu'on doit distinguer entre une application correcte et une application justifiée d'un terme, même dans l'hypothèse où on n'aurait affaire qu'à des termes observationnels (ou vérifiables, ou décidables, c'est-à-dire des termes qu'on est justifié d'appliquer seulement s'ils s'appliquent). De même que la réponse de Jones est correcte (c'est-à-dire, vraie) si et seulement si le mot "table" est satisfait, dans la langue de Jones, par l'objet désigné par Smith, elle sera justifiée si et seulement si elle s'accorde avec la condition de vérification que lui associe Jones, c'est-à-dire, si elle est conforme à ce qu'on pourrait appeler la condition d'application justifiée du mot "table" (dans la langue de Jones). Ce qui importe pour notre propos, c'est que la réponse de Jones pourrait très bien être incorrecte, ou injustifiée, ou les deux.

C'est un fait que la réponse de Jones est correcte, si et seulement si c'est un fait que le mot "table" exprime un concept qui s'applique à l'objet désigné, et c'est (trivialement) un fait que sa réponse est justifiée si et seulement si c'est un fait que Jones est justifié d'appliquer le mot "table" à l'objet désigné. Mais si ce sont là des faits, il doit être possible de dire en quoi ils consistent. Or le sceptique de Kripkenstein soutient

---

<sup>1</sup> Je préfère m'exprimer de cette manière, plutôt que de continuer à dire qu'elle peut être correcte dans un sens et incorrecte dans un autre.

qu'on ne peut pas dire en quoi consiste le fait que le mot "table" ait, pour Jones, telle ou telle condition de satisfaction ou d'application justifiée, et qu'on ne peut pas le dire parce qu'il n'y a aucun fait de ce genre. Il s'ensuit qu'il n'y a pas de distinction "réelle" entre une réponse correcte ou justifiée et une réponse incorrecte ou injustifiée.

Il est souvent pris pour acquis que le problème sceptique de Kripkenstein vise avant tout la notion de signification comprise comme condition de vérité ou condition de satisfaction<sup>2</sup>, et il faut bien concéder que cette interprétation peut s'appuyer sur plusieurs remarques<sup>3</sup>. Je ne prétends pas que cette interprétation relève d'une mauvaise lecture de Kripke (1982), mais seulement qu'au moins à première vue, le problème soulevé concerne en fait tout autant les conceptions vérificationnistes

---

<sup>2</sup> Voir par exemple Boghossian (1989).

<sup>3</sup> Comme par exemple, la remarque suivante:

We do not wish to doubt or deny that when people speak of themselves and others as meaning something by their words, as following rules, they do so with perfect right. We do not even wish to deny the propriety of an ordinary use of the phrase "the fact that Jones meant addition by such-and-such a symbol", and indeed such expressions have perfectly ordinary uses. We merely wish to deny the existence of the "superlative fact" that philosophers misleadingly attach to such ordinary forms of words, not the propriety of the forms of words themselves." (Kripke (1982), p. 69)

Encore que le "fait superlatif" en question pourrait tout aussi bien être celui d'avoir une certaine condition de justification que celui d'avoir une certaine condition de vérité. La suggestion selon laquelle la "solution" de Wittgenstein reposerait essentiellement sur la substitution d'une sémantique des conditions de justification à une sémantique des conditions de vérité va évidemment aussi dans le sens de cette interprétation (Kripke (1982), pp. 73-78 and 86).

ou antiréalistes de la signification, et que ce qu'il met en cause c'est la question de savoir comment il pourrait y avoir des faits de signification, étant donné que de tels faits devraient être à la fois objectifs et normatifs (et cela quelle que soit la manière dont on conçoit la signification). On verra plus loin que cette manière de comprendre le problème l'aiguise considérablement, et soulève un certain nombre de questions concernant la nature exacte de la solution "sceptique" avancée par Kripkenstein.

La force de la position sceptique découle de la difficulté qu'il y a à expliquer en quoi est censé consister un fait de signification. Kripkenstein montre en effet, de manière passablement convaincante, qu'aucune solution directe ne semble très prometteuse. D'une part, on ne peut pas dire que le mot "table", par exemple, exprime pour Jones le concept de table en vertu du fait que Jones est disposé à appliquer le mot "table" à un objet (i) seulement si cet objet est une table, ou (ii) seulement si cet objet présente telle ou telle apparence caractéristique. Car si c'était le cas, la réponse de Jones à la question posée par Smith (ou à toute autre question du même genre) serait nécessairement (i) correcte ou (ii) justifiée, et on perdrait du même coup la dimension normative du concept de signification. D'autre part, on ne peut pas suggérer que ce mot exprime pour Jones le concept de "table" en vertu du fait que Jones a l'intention de l'appliquer à un objet (i) seulement si c'est une table, ou (ii) seulement s'il satisfait certaines conditions vérifiables. Car on devrait alors pouvoir dire en quoi consiste, pour Jones, le fait d'avoir une telle intention, c'est-à-dire, une intention ayant tel ou tel contenu sémantique, et on s'engagerait inévitablement dans une régression dont le terme ne pourrait être qu'une version de la solution précédente (à savoir la solution dispositionnaliste). Cela montre du même coup que le

problème sceptique vise tout autant la notion de contenu mental (et donc de pensée) que celle de signification linguistique.

On ne peut, en fin de compte, s'opposer de manière cohérente à la conclusion sceptique qu'en postulant l'existence de faits de signification primitifs et irréductibles, mais Kripkenstein refuse de s'engager dans cette voie, qui ressemble fort à un aveu d'impuissance, et qui laisse de toute manière intacte la forteresse sceptique. Fort de ce diagnostic, il conclut que toute solution au paradoxe sceptique doit reposer sur la concession qu'il n'y a pas de faits sémantiques, et par conséquent constituer une "solution sceptique".

Mais avant de se demander à quoi peut ressembler une telle solution, il paraît judicieux de se demander si la conclusion sceptique elle-même est cohérente.

## 2. LA CONCLUSION SCEPTIQUE

La thèse sceptique est qu'il n'y a pas de faits de signification, dans un certain sens du mot "fait", qui renvoie à une opposition entre le discours descriptif et d'autres types de discours, évaluatifs ou expressionnistes. On pourrait donc, en première approximation, la formuler en disant que:

(TS) aucune attribution de signification ne décrit un fait.

Sous la supposition naturelle qu'un énoncé décrit un fait si et seulement si il est vrai, cela revient à dire que:

(IS) aucune attribution de signification n'est vraie.

La position sceptique, ainsi comprise, est donc une forme de ce que Boghossian (1990a) appelle l'irréalisme sémantique; et comme il le remarque, on peut être amené à soutenir cette position soit parce qu'on soutient la thèse de l'erreur, selon

laquelle, bien que les prédicats sémantiques dénotent bien des propriétés “réelles”, celles-ci ne s’appliquent à rien, de sorte que:

(ES) toute attribution de signification est fausse,

soit parce qu’on soutient la thèse non factualiste, selon laquelle

(NFS<sub>1</sub>) les prédicats sémantiques ne dénotent aucune propriété “réelle”,

et

(NFS<sub>2</sub>) aucune attribution de signification n’a de condition (ou de valeur) de vérité<sup>4</sup> (ou: aucune attribution de signification n’est vraie ou fausse).

Après avoir ainsi caractérisé ce qu’il considère être les deux formes possibles d’irréalisme sémantique, Boghossian (1990a) entreprend de montrer qu’elles sont incohérentes. Dans le cas du non factualisme sémantique, il soutient non seulement que ses deux composantes ((NFS<sub>1</sub>) et (NFS<sub>2</sub>)) sont incompatibles entre elles mais aussi qu’elles sont individuellement incohérentes. On notera cependant que son argumentation ne vise directement l’irréalisme sémantique que dans la mesure où, en niant qu’une attribution de signification puisse être vraie, celui-ci entend nier, entre autres choses, qu’une attribution de condition de vérité (ou de satisfaction) puisse être vraie, c’est-à-

---

<sup>4</sup> Dans le présent contexte, une attribution de signification est essentiellement un énoncé atomique de la forme “x a une signification” ou “x signifie telle ou telle chose”, etc.. Si tout énoncé contenant un prédicat sémantique comptait comme une attribution de signification, la proposition (3) serait manifestement incohérente. Cependant, si la proposition (4) vaut pour les énoncés sémantiques atomiques, alors elle vaut aussi pour leurs fonctions de vérité.

dire, dans la mesure où (ES), (NFS<sub>1</sub>) et (NFS<sub>2</sub>) sont comprises de manière à inclure, respectivement:

(ESV) toute attribution de condition de vérité est fausse

(NFSV<sub>1</sub>) le prédicat "avoir une condition de vérité" ne dénote aucune propriété "réelle"

et

(NFSV<sub>2</sub>) aucune attribution de condition de vérité n'a de condition (ou de valeur) de vérité.

Boghossian n'a pas de mal à montrer que (ESV) est une contradiction patente, en ce qu'elle implique à la fois qu'aucun énoncé n'a de condition de vérité, et que certains énoncés ont une condition de vérité. En effet, puisqu'un énoncé ne peut être faux à moins d'avoir une valeur, et donc une condition, de vérité, (ESV) implique que certains énoncés, et notamment les attributions de condition de vérité, ont une condition de vérité. Soit *s*, un tel énoncé. On vient de montrer que *s* a une condition de vérité, d'où il suit que l'énoncé "*s* a une condition de vérité" est vrai, et non pas faux, ce qui contredit (ESV).

La cause semble être entendue. Mais la contradiction est si manifeste qu'on peut se demander, avec Devitt (1990) et Devitt et Rey (1991), s'il est bien charitable de supposer que l'irréaliste voudrait considérer ESV comme l'expression de sa position. Pourquoi, en effet, quelqu'un qui prétend qu'aucune attribution de condition de vérité, ni par conséquent de valeur de vérité, n'est vraie, voudrait-il s'exprimer en affirmant que certains énoncés sont faux, c'est-à-dire, en attribuant une valeur de vérité à certains énoncés? On verra plus loin qu'il y a en réalité une interprétation de (ESV) qui en fait une formulation plausible (mais aussi cohérente) de la thèse irréaliste.



Tournons-nous maintenant vers l'irréalisme non factua-  
liste. Pour montrer que cette position est incohérente, Boghos-  
sian s'appuie essentiellement sur l'idée qu'aucune position non  
factualiste ne peut être formulée en termes d'une conception  
purement déflationniste ou décitationnelle de la dénotation et  
de la vérité, ou en d'autres termes que toute position non fac-  
tualiste présuppose une conception robuste de la dénotation et  
de la vérité. De manière très approximative, on peut dire  
qu'une conception déflationniste de la dénotation ou de la vé-  
rité est une conception selon laquelle "avoir une dénotation"  
ou "être vrai" ne correspondent à aucune propriété "réelle" ou  
"naturelle" des expressions linguistiques, c'est-à-dire, à aucune  
propriété dont on pourrait prétendre découvrir la nature ou  
qui pourrait avoir une valeur explicative quelconque. D'un  
point de vue déflationniste, affirmer qu'un énoncé est vrai  
n'est qu'une manière d'affirmer cet énoncé lui-même, ou  
d'exprimer qu'on lui accorde une certaine valeur ou un certain  
type de statut. Selon les formes les plus populaires de défla-  
tionnisme, les notions de vérité et de dénotation ne seraient  
ainsi rien de plus que des mécanismes de décitation, dont le  
contenu est entièrement épuisé par des schémas homophoni-  
ques tels que:

(DV) l'énoncé " $p$ " est vrai ssi  $p$

et

(DD) le terme " $N$ " dénote  $N$  (ou: le terme " $N$ " dénote  $x$  ssi  $N = x$ ).

Concédon, pour le moment, que la position non factua-  
liste ne peut être formulée qu'en termes de vérité ou de déno-  
tation robustes, et donc que (NFSV<sub>1</sub>) et (NFSV<sub>2</sub>) sont en réalité  
des formes déguisées de:

(NFSVR<sub>1</sub>) le prédicat “avoir une condition de vérité” ne R-dénote aucune propriété

et

(NFSVR<sub>2</sub>) aucune attribution de condition de vérité n’a de condition de R-vérité.

Boghossian ((1990a), p. 175) prétend que ces deux thèses sont incompatibles, en vertu du fait que la première implique une conception déflationniste de la vérité, alors que la seconde présuppose au contraire une conception robuste de la vérité. Puisqu’un énoncé ne peut être vrai à moins d’avoir une condition de vérité, il est plausible en effet de penser que si “avoir une condition de vérité” ne R-dénote aucune propriété, alors “être vrai” ne R-dénote aucune propriété, ce qu’on peut considérer comme étant justement ce que le déflationniste veut affirmer. Si on admet que (NFSVR<sub>2</sub>) implique ou présuppose *que* “être vrai”, et donc “avoir une condition de vérité”, R-dénotent une propriété, alors il suit non seulement (Boghossian (1990a), p. 175) qu’elle est incompatible avec (NFSVR<sub>1</sub>) (et avec une conception déflationniste de la vérité) mais apparemment aussi (selon Boghossian (1990a), p. 177) qu’elle est incohérente en elle-même, puisqu’elle impliquerait à la fois qu’avoir une condition de vérité est une propriété et que les énoncés qui attribuent cette propriété n’ont pas de condition (ou de valeur) de vérité.

Mais il est difficile de voir ce qui permet de soutenir que (NFSVR<sub>2</sub>) implique ou présuppose que “être vrai” ou “avoir une condition de vérité” R-dénotent des propriétés. Selon toute apparence, Boghossian confond ici deux sens dans lequel on pourrait dire que (NFSVR<sub>2</sub>) présuppose une conception robuste de la vérité. Si cela veut dire que (NFSVR<sub>2</sub>) présuppose

*que* la vérité est robuste, et donc *que* “avoir une condition de vérité” R-dénote une propriété, alors son raisonnement est juste, mais repose sur une prémisse qui n’a pas été démontrée; tandis que si cela veut simplement dire que (NFSVR<sub>2</sub>) utilise la notion de condition de vérité robuste, alors le raisonnement est fallacieux, car du fait qu’on utilise un certain prédicat, il ne suit pas que ce prédicat R-dénote une propriété (particulièrement si on ne l’utilise que pour nier qu’il s’applique à certaines choses). Dans les deux cas, on peut rejeter les prétentions de Boghossian et conclure qu’il n’a montré ni que (NFSVR<sub>2</sub>) est incohérente ni qu’elle est incompatible avec (NFSVR<sub>1</sub>).

Quant à l’argument selon lequel (NFSVR<sub>1</sub>) serait incohérente en elle-même (et du même coup la conception déflationniste de la vérité), il relève du même genre de sophisme. Schématiquement, l’argument (Boghossian (1990a), pp. 180-181) consiste à dire que (NFSVR<sub>1</sub>) implique une conception robuste de la dénotation, selon laquelle “dénoter une propriété” R-dénote une propriété, qui impliquerait à son tour une conception robuste de la vérité, selon laquelle “être vrai” et “avoir une condition de vérité” R-dénotent des propriétés. Ainsi, (NFSVR<sub>1</sub>) impliquerait à la fois que “avoir une condition de vérité” R-dénote une propriété et ne R-dénote aucune propriété. La réfutation ultime (Boghossian (1990a), p. 181) consiste alors à souligner que l’irréaliste n’a pas l’option d’exprimer sa position en rejetant la conception robuste de la dénotation, puisqu’il serait incohérent de soutenir que “dénoter une propriété” ne R-dénote aucune propriété. Mais je ne vois pas comment on peut penser que cela est incohérent, ou que (NFSVR<sub>1</sub>) implique *que* “dénoter une propriété” R-dénote une propriété, à moins de croire qu’on ne peut utiliser un prédicat que s’il R-dénote une propriété. Et croire cela, c’est, comme

l'ont bien vu Devitt et Rey (1991), commettre une pétition de principe contre l'irréalisme.

On s'inquiètera peut-être de savoir si, dans la discussion qui précède, la notion de condition de vérité qui est mentionnée par les thèses irréalistes (par opposition à celle qui est utilisée) doit être considérée comme robuste ou déflationniste. Mais si je n'ai pas mentionné cette question jusqu'ici, c'est qu'elle ne semble pas avoir d'incidence sur la discussion, tant qu'on suppose que les notions sémantiques utilisées sont robustes. Il semble, en d'autres termes, que si le non factueliste doit exprimer sa position en utilisant des notions robustes, il doit être disposé à soutenir non seulement que:

(NFSVRR<sub>1</sub>) le prédicat "avoir une condition de R-vérité" ne R-dénote aucune propriété

et

(NFSVRR<sub>2</sub>) aucune attribution de condition de R-vérité n'a de condition de R-vérité,

mais aussi que

(NFSVDR<sub>1</sub>) le prédicat "avoir une condition de D-vérité" ne R-dénote aucune propriété

et

(NFSVDR<sub>2</sub>) aucune attribution de condition de D-vérité n'a de condition de R-vérité.

La question a toutefois une incidence sur le statut de la thèse de l'erreur, qui semble maintenant pouvoir être formulée de quatre manières:

(ESVRR) toute attribution de condition de R-vérité est R-fausse

(ESVDR) toute attribution de condition de D-vérité est R-fausse

(ESVRD) toute attribution de condition de R-vérité est D-fausse

(ESVDD) toute attribution de condition de D-vérité est D-fausse.

Puisque (ESVRR) et (ESVDD) impliquent, respectivement, à la fois qu'aucun énoncé n'a de condition de R-vérité ou de condition de D-vérité, et que certains énoncés ont une condition de R-vérité ou une condition de D-vérité, elles tombent sous le coup de l'objection de Boghossian. Quant à (ESVDR), elle n'est peut-être pas incohérente, mais comme elle équivaut à rejeter le schéma d'équivalence décitationnelle (à savoir, (DV)), elle n'est vraisemblablement acceptable pour personne. Mais (ESVRD) ne semble soulever aucune difficulté, et n'est en fait qu'une manière de nier chaque attribution de condition de R-vérité, c'est-à-dire, d'affirmer (NFSVRR<sub>2</sub>). Si cela est juste, alors la thèse de l'erreur n'est qu'une reformulation de la thèse (NFSVRR<sub>2</sub>), et se trouve donc incluse dans la thèse non factuelle.

Tout cela semble bien montrer qu'il y a au moins une formulation acceptable de l'irréalisme des conditions de vérité, qui consiste à affirmer (NFSVR<sub>1</sub>) et (NFSVR<sub>2</sub>). En supposant que le prédicat d'un énoncé atomique R-dénote une propriété seulement si cet énoncé a une condition de R-vérité (et donc que (NFSVR<sub>2</sub>) implique (NFSVR<sub>1</sub>)), cette forme d'irréalisme se réduit à (NFSVR<sub>2</sub>); mais même sans cette supposition, il ne paraît pas utile d'insister davantage pour faire de (NFSVR<sub>1</sub>) un aspect crucial de l'irréalisme.

Il reste maintenant à examiner la prétention de Boghossian ((1990a), pp. 164-165), selon laquelle l'irréalisme des conditions de vérité ne pourrait pas faire usage de la notion de

condition de vérité déflationniste ou décitationnelle, et devrait se limiter à nier qu'une attribution de condition de vérité puisse avoir une condition de vérité *robuste*. Cette prétention repose sur la conviction que tout énoncé déclaratif est susceptible d'être asserté, c'est-à-dire posé comme vrai ou faux, et possède donc nécessairement une condition de D-vérité, et qu'une attribution de condition de vérité (robuste ou déflationniste) est forcément un énoncé déclaratif. Boghossian n'offre cependant aucun argument à l'appui de cette conviction, dont certains éléments me semblent contestables.

Premièrement, il n'y a aucune raison de penser que tout énoncé de forme déclarative doit être assertable, comme en témoigne le fait qu'un émotiviste peut très bien exprimer sa position en niant qu'une énonciation d'un énoncé normatif ou évaluatif puisse avoir la force d'une assertion. L'irréaliste a donc apparemment le loisir de soutenir qu'aucune attribution de condition de D-vérité n'a la force d'une assertion, ni par conséquent de condition de D-vérité. Cependant, comme on peut présumer qu'un énoncé est assertable si et seulement si sa négation l'est aussi, cela voudrait dire que l'énoncé selon lequel certaines expressions n'ont pas de conditions de D-vérité ne peut lui-même avoir la force d'une assertion, ni par conséquent la "thèse" irréaliste elle-même, si elle doit alors s'exprimer sous la forme:

(NFSVD) aucune attribution de condition de vérité n'a de condition de D-vérité.

Cela reste vrai même si on suggère de l'exprimer en disant simplement que

(NFSVDa) aucune attribution de condition de vérité n'est une assertion,

car puisque cet énoncé semble impliquer (NFSVD), on voit mal comment il pourrait être une assertion sans que l'autre n'en soit aussi une. Dans les deux cas, on est ainsi amené à penser que l'irréalisme ne consiste pas à affirmer quoi que ce soit, ou à soutenir une "thèse"<sup>5</sup>, c'est-à-dire, que (NFSVD) ne peut qu'être D-fausse ou dépourvue de condition de D-vérité.

Deuxièmement, l'irréaliste aurait aussi, si l'on en croit Kraut (1993), la possibilité de contester que tout énoncé asserable doit avoir une condition de D-vérité, et de suggérer qu'attribuer une condition de vérité à un énoncé n'est qu'une manière de lui conférer le statut d'énoncé descriptif ou factuel. Cette conception, que Kraut appelle le "déflationnisme robuste", conserve le principe selon lequel un énoncé est factuel/descriptif si et seulement si il a une condition de vérité, mais suggère que toutes les assertions ne sont pas factuelles/descriptives. Ainsi, l'irréaliste pourrait *affirmer* (NFSVD), mais ce faisant, il produirait une assertion non factuelle, et donc dépourvue de condition de D-vérité. Cette option ne se distingue donc de celle évoquée au paragraphe précédent que de manière très superficielle, puisque dans les deux cas, ce que dit l'irréaliste est dépourvu de condition de D-vérité. Dans ces

---

<sup>5</sup> Une autre option qui s'offre à l'irréaliste consisterait à concéder que tout énoncé déclaratif a une condition de D-vérité, et à nier qu'une attribution de condition de vérité soit réellement un énoncé déclaratif. Cela conduirait, par un raisonnement analogue à celui qu'on vient de tenir, à la conclusion que l'irréalisme ne peut s'exprimer à l'aide d'un énoncé déclaratif. Mais on ne peut sérieusement soutenir que les attributions de condition de vérité ne sont pas des énoncés déclaratifs, puisque dans ce contexte la notion d'énoncé déclaratif n'est qu'une notion formelle, qui renvoie simplement au fait que certains énoncés ont la capacité syntaxique de se combiner avec les opérateurs logiques; or les attributions de condition de vérité ont manifestement les propriétés syntaxiques requises.

conditions, il me semble préférable de ne pas ajouter à la confusion en introduisant l'idée qu'une assertion pourrait être dépourvue de valeur de vérité.

Au lieu de chercher un moyen de dire que les attributions de condition de vérité n'ont pas de condition de D-vérité, l'irréaliste pourrait cependant vouloir suggérer que, bien que tous les énoncés (déclaratifs) soient assertables et aient une condition de D-vérité, tous les énoncés qui ont une condition de D-vérité ne décrivent pas des faits ou des états de choses, et en particulier, que

(NFSVF) aucune attribution de condition de vérité ne décrit un fait (ou un état de choses).

L'avantage de cette position (qui s'inspire de la manière dont Field ((1986), p. 70) suggère de formuler la thèse émotiviste, pour les énoncés éthiques), c'est qu'elle n'oblige pas l'irréaliste à nier que les énoncés aient des conditions de vérité, tout en lui permettant de nier que ce soit un fait qu'ils ont des conditions de vérité. On pourrait cependant craindre qu'il faille alors payer le prix de soutenir qu'il n'y a tout simplement pas d'énoncés factuels, ni par conséquent de contraste significatif entre les attributions de condition de vérité et les autres énoncés. Car il est naturel de penser que si c'est un fait que  $p$  alors (puisque  $p$  seulement si " $p$ " est vrai) c'est un fait que " $p$ " est vrai, et si c'est un fait que " $p$ " est vrai, alors c'est un fait que " $p$ " est vrai ou faux (et donc que " $p$ " a une condition de vérité). Si c'est le cas, alors soutenir (NFSVF) est équivalent à soutenir:

(NF) Aucun énoncé ne décrit un fait (ou un état de choses). Mais l'irréaliste peut envisager de nier que si un énoncé est factuel alors c'est un fait que cet énoncé a une condition de vérité, de même qu'il nie que si  $p$  alors " $p$ " est factuel. Il suffit pour cela de nier que si " $p$ " est factuel, et " $p$ " implique " $q$ ", alors " $q$ "



est factuel (c'est-à-dire, de nier que la notion de factualité soit fermée sous l'implication). Il est facile de voir que l'irréaliste ne peut soutenir (NFSVF) sans adopter pareille attitude, s'il veut admettre à la fois qu'il y a des énoncés factuels, et que si  $p$  alors " $p$ " a une condition de (D-)vérité<sup>6</sup>.

On se retrouve donc avec trois interprétations possibles de l'irréalisme des conditions de vérité:

(NFSVR) aucune attribution de condition de vérité n'a de condition de R-vérité

(NFSVD) aucune attribution de condition de vérité n'a de condition de D-vérité

et

(NFSVF) aucune attribution de condition de vérité ne décrit un fait (ou un état de choses),

qu'on pourrait appeler, respectivement, l'irréalisme robuste, l'irréalisme déflationniste, et l'irréalisme descriptiviste. Pour autant que je puisse en juger, aucune de ces doctrines n'est manifestement incohérente, bien qu'il serait peut-être abusif

---

<sup>6</sup> On notera que cet irréaliste n'est pas strictement tenu d'admettre aussi qu'un énoncé non factuel peut impliquer un énoncé factuel (ce qui serait à première vue plus gênant). Mais s'il n'admet pas cela, et s'il veut admettre que si " $p$ " est vrai alors  $p$ , alors il doit soutenir que les attributions de valeur de vérité sont factuelles, bien que les attributions de condition de vérité ne le soient pas (c'est-à-dire, que " $p$ " est vrai" est factuel, alors que " $p$  est vrai ou faux" ne l'est pas). Je ne saurais dire laquelle de ces options serait la moins inconfortable. Il est clair, en tout cas, que (NFSVF) n'a pas de contenu bien défini en dehors d'une conception bien développée de ce qu'est censé être "un fait" ou un "énoncé factuel", et que l'irréaliste a le fardeau de produire une telle conception, s'il choisit cette voie.

de parler de cohérence dans le cas de l'irréalisme déflationniste (dans la mesure où (NFSVD) ne peut être pris comme une "thèse"). D'autre part, il est clair que l'irréalisme déflationniste "implique" l'irréalisme descriptiviste, moyennant la supposition que tout énoncé factuel a une condition de D-vérité (supposition que l'irréaliste descriptiviste accepte). Il semble, de la même manière, que l'irréalisme robuste implique l'irréalisme descriptiviste, moyennant la supposition que tout énoncé factuel a une condition de R-vérité. Ce n'est toutefois pas une supposition que l'irréaliste descriptiviste doit accepter, bien qu'il ait la liberté de l'accepter, s'il accepte une notion de vérité robuste. Mais il y a une supposition qu'il doit apparemment accepter, et c'est que tout énoncé qui a une condition de R-vérité est un énoncé factuel; ce qui veut dire que l'irréalisme descriptiviste implique l'irréalisme robuste. De manière un peu plus schématique, on peut donc poser que (i) puisque tout énoncé factuel a une condition de D-vérité, (NFSVD) implique (NFSVF), et (ii) puisque tout énoncé qui a une condition de R-vérité est factuel, (NFSVF) implique (NFSVR). Comme on n'a trouvé aucune raison de penser que (NFSVR) était incohérente, il n'y a donc aucune raison de penser que (NFSVD) ou (NFSVF) le soient.

Naturellement, la véritable question qui nous intéresse, ce n'est pas celle de savoir si les trois formes d'irréalisme mentionnées plus haut sont cohérentes, mais bien celle de savoir si elles conservent leur cohérence (présumée) lorsqu'elles sont reformulées comme des thèses concernant la signification "en général", de la manière suivante:

(NFSR) aucune attribution de signification n'a de condition de R-vérité

(NFS<sub>D</sub>) aucune attribution de signification n'a de condition de D-vérité

et

(NFS<sub>F</sub>) aucune attribution de signification ne décrit un fait (ou un état de choses).

Dans la mesure où, si la signification d'un énoncé n'est pas sa condition de vérité, elle doit vraisemblablement être sa condition de justification (ou d'assertabilité justifiée), cette question se ramène, à toutes fins utiles, à celle de savoir s'il est cohérent de soutenir que:

(NFS<sub>JR</sub>) aucune attribution de condition de vérité ou de justification n'a de condition de R-vérité

(NFS<sub>JD</sub>) aucune attribution de condition de vérité ou de justification n'a de condition de D-vérité

ou

(NFS<sub>JF</sub>) aucune attribution de condition de vérité ou de justification ne décrit un fait (ou un état de choses).

Or je vois mal en quoi la supposition que la notion de condition de justification tombe sous le coup de la thèse sceptique pourrait modifier substantiellement les conclusions avancées plus haut, compte tenu du fait que cette notion est à tout le moins très proche de celle de condition de D-vérité (dont on a explicitement tenu compte). J'en conclus qu'aucune de ces trois versions de la position sceptique, ou de l'irréalisme sémantique, n'est manifestement incohérente.

**Abstract:** *Kripkenstein's skeptic claims that there are no semantic facts, or more exactly, that there is no fact in virtue of which it could be said that a given speaker attaches any given meaning to any given linguistic expression (or that such an expression means such and such for any given speaker at any given time). I accept Kripkenstein's conclusion that any solution to the skeptical paradox must rest on the admission that there are no semantic facts, and must therefore constitute a "skeptical solution". Hence I undertake to defend the coherence of the skeptical thesis against some objections that have been raised by Paul Boghossian.*

## BIBLIOGRAPHIE

- BAR-ON, D. (1992). "On the Possibility of a Solitary Language", *Noûs*, 26, pp. 27-46.
- BAR-ON, D. et MARK R. (1992). "Is There such a Thing as a Language?", *Can. J. of Phil.*, 22, pp. 163-190.
- BOGHOSSIAN, P.A. (1989). "The Rule-Following Considerations", *Mind*, 98, pp. 507-549.
- . (1990a). "The Status of Content", *The Phil. Review*, 99, pp. 157-184.
- . (1990b). "The Status of Content Revisited", *Pacific Phil. Quarterly*, 71, pp. 264-278.
- DEVITT, M. (1990). "Transcendentalism About Content", *Pacific Phil. Quarterly*, 71, pp. 247-263.

- DEVITT, M. et GEORGES R. (1991). "Transcending Trancendentalism: A Response to Boghossian", *Pacific Phil. Quarterly*, 72, pp. 87-100.
- FIELD, H. (1986). "The Deflationary Conception of Truth", Macdonald et Wright (dir.) (1986), pp. 55-118.
- FRENCH, P.A. *et al.* (dir.) (1992). *Midwest Studies in Philosophy 17: The Wittgenstein Legacy* (Notre Dame, University of Notre Dame Press).
- GEORGE, A. (1990). "Whose Language is it Anyway? Some Notes on Idiolects", *Phil. Quarterly*, 40, pp. 275-298.
- GOLDFARB, W. (1985). "Kripke on Wittgenstein on Rules", *J. of Phil.*, 82, pp. 471-488.
- HORWICH, P. (1990). *Truth* (Oxford, Blackwell).
- KRAUT, R. (1993). "Robust Deflationism", *The Phil. Review*, 102, pp. 247-263.
- KRIPKE, S. (1982). *Wittgenstein on Rules and Private Language* (Oxford, Blackwell).
- MACDONALD, G. et WRIGHT, C.. (dir.) (1986). *Fact, Science and Morality* (Oxford, Blackwell).
- SÉBESTIK, J. et SOULEZ, A. (dir.) (1992). *Wittgenstein et la Philosophie Aujourd'hui* (Paris, Klincksieck).

